

Péter DOMOKOS

LES LITTÉRATURES OURALIENNES (FINNO-UGRIENNES) MINEURES

Au début du troisième millénaire, un regard rétrospectif sur le passé récent saisit comme une évidence criante l'importance décisive du tournant qui a été pris. Un tournant déterminant dans la vie des peuples de l'Europe de l'Est, dans leur sort, dans leur culture. C'est l'apparition d'une masse de nouvelles données, de livres, d'études, c'est une énorme mutation. Toute une lignée de jeunes écrivains, de poètes, de savants, est entrée en scène. Des documents jusque-là inconnus de l'« époque du socialisme » ont été mis au jour et on a peine à suivre et à analyser la foule des publications récentes, qui d'ailleurs donnent souvent dans le sensationnel. L'auteur se hasarde — et de nouvelles sources sont d'ores et déjà en sa possession — à esquisser, de façon très schématique, un tableau de cette genèse en cours d'une littérature des « petits peuples ouraliens ».

J'ai rédigé ce court aperçu à l'automne 2002, directement après la 7^e Conférence des écrivains finno-ougriens à Iževsk et la réunion qui a eu lieu à Joškar-Ola (au cours de laquelle la direction du congrès international des finno-ougriens, l'ICFUC, a défini le programme et l'organisation du 10^e congrès qui s'est tenu en 2005 dans cette ville). Depuis, je suis retourné à Iževsk (deux fois), à Joškar-Ola, à Khanty-Mansijsk, et lors des différentes manifestations j'ai rencontré plusieurs fois les représentants du monde des finno-ougriens. J'ai inséré mes nouvelles informations dans les passages concernés de mon article d'origine. Par suite des élections présidentielles et du changement de gouvernement qui ont eu lieu récemment en Russie, plusieurs signes et mesures laissent prévoir le renforcement du pouvoir centralisé, ce qui risque de diminuer encore les chances de survie des nationalités locales.

Jusqu'à présent, les littératures finno-ougriennes n'ont été traitées dans leur ensemble, englobant les littératures hongroise, finnoise et estonienne, que dans des ouvrages spécialisés dans le domaine des études finno-ougriennes (avant tout en linguistique). La plupart du temps, ces ouvrages n'entrent pas dans les détails et séparent les littératures « majeures » (hongroise, finnoise, estonienne) des « mineures ». La raison en est évidente : les premières dépassent à tel point les secondes, par leur importance, leurs dimensions et par la richesse de la littérature spécialisée qui les analyse, qu'il est sans espoir, voire superflu, de vouloir les traiter ensemble et en faire une comparaison. Les publications multiples qui traitent de la « littérature mondiale » ne s'attachent pas spécialement aux langues finno-ougriennes, elles ne prennent en considération — à quelques exceptions près — que les trois littératures finno-ougriennes majeures et ignorent les autres, tout comme les centaines de petites langues et littératures du monde.

La présence des littératures hongroise, finnoise et estonienne dans les ouvrages spécialisés ou dans les anthologies est, de ce fait, évidente, tandis que celle des autres peuples finno-ougriens et ouraliens demande des explications. Les raisons sont de nature historique, politique et esthétique et elles subsistent encore de nos jours. C'est un fait avéré que, depuis le début de leur histoire connue, les petits peuples ouraliens ont toujours vécu et vivent encore sous la domination, l'oppression, l'influence russes. Nous pouvons d'ailleurs signaler au passage que l'influence, voire la présence (plus ou moins longue) des Russes n'est pas non plus inconnue dans l'histoire des grands peuples finno-ougriens. Il n'est possible de traiter de la littérature, des arts et des réalisations intellectuelles des petits peuples ouraliens que si nous comprenons les circonstances de leur apparition. Pour cela, il faut prendre conscience de l'existence de la langue russe, de l'esprit russe, dont il faut connaître et reconnaître la présence permanente jusque dans les couches profondes, même si une contestation est perceptible à l'égard de cette manière de voir.

Nous ne donnerons ici qu'une brève explication. La plupart des petits peuples ouraliens, en tant que communautés autonomes parlant leur propre langue, ont fait leur apparition il y a quelque mille ans dans les sources historiques. Par la suite, ils ont dû lutter pour leur indépendance et leur espace de vie : d'abord contre un grand nombre de peuples plus ou moins importants (Mongols, Tatars, Turcs, Sibé-

riens) et ensuite — de plus en plus souvent et avec de moins en moins d'espoir — contre l'empire russe en pleine expansion. Un exemple : la domination russe commence au XIV^e siècle pour les Komis (Zyriènes) de l'Europe du Nord-Est et au XVIII^e siècle pour les Mansis (Vogouls) de la Sibérie de l'Ouest, mais les « précurseurs » russes ont fait leur apparition beaucoup plus tôt dans ces régions. L'armée a été suivie par l'Église orthodoxe, la bureaucratie d'État, les agents de l'économie (les papes, les gouverneurs, les fonctionnaires, les commerçants, les artisans, etc.), pour envahir par la suite — en réprimant de multiples révoltes, voire des résistances durables — tous les territoires jusqu'à l'océan Pacifique et à la frontière chinoise, en soumettant tous les peuples à leur domination. La volonté de russification était évidente et d'intensité croissante, elle s'est avérée spectaculaire et réussie en plusieurs endroits, surtout en surface. Mais en réalité, elle n'a pas toujours remporté de victoire définitive : la plupart des petits peuples ont conservé leur langue maternelle (tout en devenant bilingues) et leurs traditions (avec beaucoup de décors russes, il est vrai). En revanche, ils ont fait connaissance avec la culture moderne par l'intermédiaire des Russes, dans un habillage russe. Ce fait est des plus bouleversants et des plus inconcevables pour l'Occident, où il semble qu'on ait complètement oublié le sort des populations autochtones amérindiennes et l'histoire des Noirs d'Afrique transplantés de force. Aux yeux des Européens, les caractères cyrilliques et les noms russes fondent l'ensemble du monde russe (ex-soviétique) dans l'image simpliste d'un tout homogène. Étroitesse de vue, c'est le moins qu'on puisse dire. La culture ne tient pas aux caractères de l'écriture et les noms sont de même souche aux quatre coins de cet énorme territoire ! Mais l'ordre et la façon d'utiliser les éléments, les règles d'orthographe et de transcription relèvent du caractère national et des traditions.

Lorsqu'on parle de la littérature des peuples ouraliens mineurs (c'est-à-dire numériquement moins importants), on ne peut pas faire abstraction de la naissance de leur écriture (qui peut être attestée depuis le XVIII^e siècle), de leur folklore et de leurs traditions, pas plus qu'il ne faut séparer cette littérature de la littérature classique russe, qui lui fournit le modèle à suivre et qui lui a d'ailleurs permis l'accès à la littérature mondiale ; enfin on n'oubliera pas la récente conscience d'appartenance à une même entité, celle des peuples finno-ougriens

(sous le signe de Petöfi, du Kalevala et des auteurs estoniens contemporains).

En parlant de l'usage de l'écriture chez les petits peuples ouraliens, il faut noter qu'un alphabet spécial (appelé *abur*) a été créé (par les missionnaires locaux orthodoxes) à l'usage des Komis dès le XIV^e siècle, alphabet dont l'utilisation a été de courte durée et réservée à peu d'utilisateurs. Là encore, à partir du deuxième tiers du XVIII^e siècle, tout comme chez la plupart des peuples finno-ougriens, les premiers écrits (les vocabulaires, les listes, les prières, etc.) étaient rédigés dans les caractères de l'alphabet russe. En revanche, chez les peuples finno-ougriens habitant près de la mer Baltique et en Carélie, c'est l'écriture en caractères latins qui s'est propagée, de toute évidence sous l'effet d'une forte influence occidentale. Les savants occidentaux (allemands, suédois, hongrois, finnois) qui s'occupaient des langues ouraliennes mineures prenaient leurs notes et écrivaient les données collectées en caractères latins. Eux aussi, pour la plupart, savaient lire l'écriture cyrillique, tandis que les chercheurs locaux, pendant longtemps, n'ont pas su déchiffrer les caractères latins (certains n'y arrivent toujours pas). Pendant un certain temps, surtout à l'époque soviétique, la situation est devenue plus compliquée, du fait des réformes successives de l'orthographe, dont le but était le passage du cyrillique au latin du jour au lendemain, tentatives qui se sont soldées par un échec et un retour rapide au cyrillique simplifié, avec abandon des signes diacritiques autorisés auparavant comme nécessaires pour ces langues. Le comble de l'inconcevable était le cas du finnois de Carélie, contraint d'enfiler le manteau de l'écriture cyrillique ; mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un souvenir tragi-comique.

Les noms russes étaient d'un usage moins courant chez les Finno-Ougriens occidentaux ; en revanche dans les territoires de l'Est, où les noms claniques et les surnoms ou les formes d'appellation locales n'étaient pas suffisamment ancrés (en particulier sous leurs formes écrites), l'Église orthodoxe et l'administration ont obligé les populations à adopter la formule d'appellation russe (prénom + nom patronymique + nom de famille). Les noms russes étaient inscrits dès le plus jeune âge dans les registres d'état civil ; les porteurs de ces noms, souvent, ne savaient pas le russe, même à l'âge d'adulte, et conservaient leurs croyances païennes parallèlement à la religion orthodoxe qui n'était là que pour l'apparence. D'ailleurs les lecteurs occidentaux

sont facilement trompés par les terminaisons en *-ov* et *-ine* : ces morphèmes suivent souvent des mots, voire des noms d'origine ouralienne. C'est le cas par exemple du nom du poète mansi Šestalov, qui doit être segmenté et interprété de la façon suivante : *šes* « enfant », *-tal* « sans » (suffixe privatif). Ce nom signifie donc « sans enfant » et fait figure de nom de protection dans la zone sibérienne. Un autre exemple est fourni par le nom de l'écrivain komi Izjurov. En komi *iz* signifie « la pierre », *jur* « la tête », et le nom de famille de l'écrivain signifie « tête de pierre ». Beaucoup d'autres exemples pourraient être pris dans le monde des noms nenets et encore plus dans ce véritable océan de noms en usage chez les peuples musulmans vivant dans les territoires russes. Dans les années vingt, plusieurs petits peuples ouraliens ont amorcé un mouvement de réforme linguistique afin de pouvoir exprimer le monde moderne dans leurs langues, mais les autorités russes ont rapidement tué dans l'œuf cette importante et puissante initiative, ce qui permet de deviner quel a été le sort de ces langues mineures par la suite. Dans le cadre de ce mouvement, les poètes et les écrivains ont cherché à adopter les noms et leurs formes de personnes à leurs nationalités. Les Oudmourts Kuzebaj Gerd et Ašaltši Oki ont formé leur nom de cette façon. Gerd a été exécuté, Ašaltši réduite au silence, mais leurs noms ont survécu malgré l'oppression : ils vivent aujourd'hui et peu savent maintenant que le nom russe de Gerd était Tšajnikov et celui d'Ašaltši, Vekšina. L'excellent poète mordve Moro a réussi à garder son nom jusqu'à sa mort, survenue dans les années quatre-vingt-dix : un nom qu'il avait choisi lui-même et qui signifie « la chanson » (le nom d'Ossipov que les Russes lui ont donné n'est utilisé que dans les encyclopédies). Ce sont peut-être les Maris qui sont allés le plus loin dans l'adoption des noms nationaux, mais leur belle entreprise n'a pas laissé de trace du fait de l'activité de Ežov.

Pour ce qui est du bilinguisme, il faut le juger en marquant des différences. Il y a (et surtout : il y a eu) des écrivains s'exprimant dans leur langue maternelle et parlant le russe, tant bien que mal. D'autres parlent ou simplement comprennent leur propre langue, mais publient en russe. Quelques-uns sont vraiment bilingues, aussi bien pour parler que pour écrire. Parmi eux, il est intéressant de mentionner le Nenets des forêts Juri Vella, poète et romancier reconnu qui élève toujours ses rennes et qui émet ouvertement des protestations contre les méfaits

incommensurables des forages pétroliers. Ce sont ses paroles qui expriment le plus fidèlement les possibilités de toutes les littératures ouraliennes mineures et des adeptes de celles-ci : « Je connais bien ma langue maternelle, mais elle n'est pas assez riche pour exprimer mes pensées telles que je les ressens dans mon for intérieur ; je connais le russe à fond, je le maîtrise, mais pas au point de pouvoir formuler avec toutes leurs nuances des sentiments qui viennent de mon identité. » (La citation n'est pas littérale, mais elle reflète fidèlement sa pensée. Elle peut servir à illustrer les conséquences et les pertes qu'a causées l'absence de réforme de la langue, notamment dans le domaine de la littérature).

Dans les littératures émergentes, l'importance du folklore et des traditions mérite une attention particulière. Dans une approche scientifique, le folklore est conçu en général comme le résultat de la mémoire collective, les traditions comme la survivance variable de l'ensemble des anciens us et coutumes d'une communauté, qui étaient liés à des occasions déterminées. Il n'empêche que, partout, les premières collectes réelles concernant le folklore, mais aussi les traditions, étaient liées au nom des informateurs, à des dates, à des lieux, à des régions, tout comme la description des coutumes. Ce sont en réalité des textes enregistrés, les informateurs sont des personnes en quelque sorte canonisées (sans qu'elles en aient été réellement conscientes à l'époque, alors que dans les temps récents ces gens commencent à se rendre compte de la valeur de leur contribution). En réalité, les enfants et les membres de l'entourage de ces personnes forment chez les petites peuples ouraliens la première génération de poètes, d'écrivains, de savants et d'interprètes qui, nourris de chants, de contes, de souvenirs reçus des parents et des grands-parents, créent la littérature et la poésie. C'est là le secret de la naissance et de la constitution de toutes ces littératures, depuis l'Oudmourt Grigori Vereščagin jusqu'au Khanty Eremej Ajpin. Même de nos jours, il n'est pas rare de constater la coïncidence, l'identité et pour ainsi dire l'indissociabilité de ce qu'un poète livre au titre de sa collecte et de ce qu'il publie à titre personnel ; comme c'est le cas par exemple pour l'œuvre poignante du Nenets Ljubov Nenjang. C'est à ces créateurs et à ces sources dont ils ont fait leur subsistance que se relie les classiques russes (tels les contes de Pouchkine, mais non son Onéguine), puis l'avant-garde soviéto-russe (là encore, plutôt Esse-

nine, avec son amour de la nature ; Maïakovski avec ses formes de versification en escalier et Gorki avec sa vision du monde exprimé dans *La Mère*, mais non Blok, Akhmatova ou Boulgakov. D'ailleurs, comment ces derniers auteurs, que déjà les intellectuels russes cultivés avaient du mal à comprendre, auraient-ils pu parvenir jusqu'aux rives de la Sura ou de l'Irtyš où la population, à l'époque, aurait eu bien du mal non seulement à comprendre, mais même à déchiffrer leurs textes ?)

Toujours est-il qu'on a vu naître l'usage de l'écriture, mais aussi — après une longue gestation — la littérature des petits peuples ouraliens. Mais, comme nous l'avons signalé, ces résultats ne peuvent être ni regardés ni traités en bloc selon un schéma unitaire, pas plus dans le cadre linguistique de la parenté finno-ougrienne que dans celui des catégories géographico-administratives des sciences littéraires soviétiques dans un passé récent. Il est néanmoins indéniable qu'on ne peut refuser de prendre en considération ces classifications. Le fait est là : les quelque vingt petits peuples ouraliens — nous expliquerons plus loin ce « quelque » — peuvent être classés dans plusieurs groupes selon le degré de parenté des langues et dans des catégories distinctes en fonction de leur habitat et de leur situation politico-administrative. Les différences dans l'histoire, la culture et l'importance de ces peuples et la disparité de leurs réalisations justifient, elles aussi, leur traitement séparé, en dépit des similitudes significatives (exprimables surtout par une triade de vocables : russe, russification imposée et russification subie) que l'on peut repérer dans leurs destins.

Pour compléter, ajoutons une constatation qui est loin d'être nouvelle : ces littératures peuvent être subdivisées en différentes périodes. Oui, mais pas suivant l'ancien modèle (selon lequel il n'existait aucune littérature avant 1917, et ce qui existait était forcément réactionnaire, tout ce qui a été produit de bon, de positif et éventuellement de beau, ayant été « l'enfant d'Octobre »).

Il est rapidement apparu évident qu'il y avait d'importantes différences entre les littératures de la Baltique, celles de la région de la Volga et de la Kama et celles de Sibérie, tant du point de vue de leur degré de développement, de leur histoire, de leurs relations, de leur stratification interne et de leurs réalisations que du point de vue de leur périodisation. La Carélie doit être considérée dans un autre espace temporel que la région de l'Europe centrale et orientale qui, elle,

présente par exemple des périodes bien distinctes entre 1770 et 2000, avec une charnière en 1917, tandis que la perception du temps est tout à fait différente au-delà de l'Oural : le « socialisme » y est arrivé avec un retard important, par exemple, mais dans les temps nouveaux — grâce aux ressources en pétrole et minerais de cette région — on assiste à l'accélération de la modernisation, dont la valeur est d'ailleurs douteuse.

Le chercheur qui s'occupe des petits peuples ouraliens doit faire face à toute une série de difficultés majeures. Au début, la principale cause de ces difficultés était l'absence ou l'inaccessibilité des sources ; de nos jours — chose incroyable —, c'est au contraire l'abondance des nouvelles publications. Celles-ci ne sont accessibles qu'avec un grand retard et par fragments. Bien souvent, on ne dispose que de leur titre. Les tirages sont faibles (parfois seulement 50 ou 100 exemplaires) et les données sont difficiles à contrôler. Le nombre des spécialistes a heureusement augmenté, mais ceux-ci ne se connaissent guère, il est difficile de nouer des contacts personnels entre collègues, la plupart d'entre eux ne vivent plus dans les grandes villes centrales, mais dans des petites localités isolées. Il faut encore mentionner une autre difficulté, d'origine nouvelle. Auparavant ce n'était pas une faute — au contraire, il était naturel et évident — de parler, de s'exprimer, d'écrire sur certaines littératures, mordve ou carélienne par exemple. De nos jours c'est inacceptable, car les peuples, les langues ou les littératures ainsi désignés n'existent pas sous ces appellations traditionnelles : ils ne constituent pas un ensemble ou une unité, ils se subdivisent en plusieurs parties. Mais voir clair dans la situation des autres peuples n'est pas aussi facile que cela semblait l'être il y a deux ou trois décennies. Nous proposons dans la suite de cet article une présentation de l'ensemble des littératures des petits peuples ouraliens de nos jours : réparties dans des blocs (en chiffres romains), elles sont présentées une par une (en chiffres arabes). La présentation sera concise, laconique, sans périodisation, ni énumération, ni caractérisation des auteurs, ni analyse des œuvres.

I. Le bloc baltique

1. Lapon. La langue pose un problème de découpage, à l'instar de l'ethnogenèse et de l'histoire des Lapons. Il a été impossible de créer

pour eux une langue écrite homogène. Leur littérature peut être envisagée — contrairement à la langue — sur la base du territoire qu'ils habitent. La production des Lapons de Finlande et de Russie est plus accessible dans nos régions que les publications de Norvège et de Suède. De toute façon, il faut aussi tenir compte des littératures laponnes d'expression norvégienne, suédoise, finnoise et russe. Dans le même temps, la production des Lapons en terre russe peut être considérée comme peu connue, y compris des spécialistes.

2. Carélien. On a révélé que la littérature carélienne a été créée en réalité non pas par des Finnois émigrés, ni par les pratiquants d'un dialecte local (par exemple les Ludes), ni encore par des Russes installés sur le territoire, mais essentiellement par des poètes et des écrivains ingriens (voir ci-après).

3. Vepse. Jusqu'en 1990, les Vepses semblaient décliner numériquement en tant que peuple et perdre leur littérature écrite. Depuis, la population a augmenté et sur la base des traditions écrites existantes une vraie littérature a été créée avec ses poètes et écrivains s'exprimant en langue maternelle.

4. Live. L'extinction totale considérée comme certaine n'a pas eu lieu, au contraire il y a plusieurs signes encourageants de survie.

5. et 6. Finnois d'Ingrie et ingrien. La cause de la littérature des deux communautés — très voisines, souvent considérées comme identiques, mais qu'il ne faut pas confondre — doit certainement être débattue en Carélie et en Finlande, dans la paix et la concorde, espérons-le.

7. Vote. On pourrait supposer que c'est un petit peuple ouralien dont l'existence, la langue et la littérature n'appartiennent plus qu'au passé. Les ouvrages de Paul Ariste font état, avec des dates et d'autres données, de la survivance de chanteurs et de conteurs. Mais je dois contredire moi-même ce que je viens de déclarer : au cours de l'été 2003, j'ai eu en main deux publications nouvelles en vote, qui témoignent de l'existence d'une communauté vivante parlant cette

langue. C'est une erreur de sonner le glas plus tôt que nécessaire pour tel ou tel peuple ou telle ou telle langue.

II. Le bloc de la région de la Volga et de la Kama

1. Mordve. La survie et l'avenir de ce peuple ouralien, qui est le troisième par le nombre de ses membres, sont très douteux. Au dernier recensement de la population — en 2000 — leur nombre n'atteignait pas un million. Selon cette donnée, leur effectif aurait diminué de deux cent mille en dix ans ! L'appellation « mordve » et la conscience de l'appartenance à une même unité sont de plus en plus contestées, la séparation entre Erzas et Mokchas dans les domaines politique et scientifique devient de plus en plus nette. Le combat pour l'unification, qu'on avait cru si raisonnable de la part des mordvinistes étrangers, semble être vain : la séparation interne continue. Quant à pratiquer une partition de la littérature mordve en erza et mokcha et à en aborder l'examen sur ces bases, après avoir jusqu'à présent considéré cette littérature comme unitaire et l'avoir examinée dans cet esprit, c'est une tâche difficile à mener à bien pour le moment. La ligne russophone de leur littérature a encore plus de mal à se situer.

2. Mari. Cette littérature, qui était autrefois l'une des littératures ouraliennes les plus fortes et les plus hautes en couleur, s'est ternie et rétrécie durant les deux dernières décennies. Le déclin est palpable notamment en ce qui concerne les productions de la vie scientifique locale. Il n'y a plus d'émulation entre les Maris des prairies et les Maris des montagnes (ou encore les Maris de l'Est), son effet stimulant a faibli. On peut penser que la mort prématurée ou le retrait de bon nombre d'écrivains, de poètes, de savants qui auraient pu jouer un rôle moteur, ont affaibli l'intelligentsia et sa capacité d'initiative. La pauvreté généralisée de la république et l'intolérance des autorités russes ont entraîné une crise dans la vie littéraire marie. L'édition est dans une situation préoccupante, le nombre des publications en langue nationale est minime. Et pourtant, en 2003 — d'une façon pour le moins inattendue pour le monde extérieur — la remarquable épopée nationale a été publiée en édition bilingue sous le titre : *Le chemin des mots magiques*.

3. Komi. Le riche passé des traditions écrites et de la littérature ainsi que le savoir-faire bien connu du peuple komi ont toujours apporté des solutions dans les moments les plus durs. Cela doit être encore le cas alors que des pertes sérieuses inattendues viennent de décimer les cercles littéraires et scientifiques. Les manifestations importantes et réussies (dont certaines internationales), les publications remarquables et de haut niveau (par exemple l'encyclopédie komie), les revues et anthologies sont les gages de la survie de cette littérature.

4. Permiak. Les initiés savent que Kudimkar est en réalité la ville-sœur ou plutôt la ville-succursale de Syktyvkar, que la littérature et les sciences permiakes sont unies par des liens indissolubles au komi dont elles constituent à vrai dire une partie intégrante. Néanmoins, elles gardent et montrent quelques signes d'indépendance intéressants, parfois impressionnants. Mais il est possible que cela ne s'adresse qu'au pouvoir russe, qui sépare d'une façon artificielle les deux jumelles, ce qui permet en revanche de développer à deux endroits la culture komie, qui est sans doute la plus forte dans l'ensemble de la « petite communauté ouralienne » et qui repose sur des bases solides. Mais cette fois-ci, je dois réfuter catégoriquement ma propre allé-gation antérieure : lors d'un référendum en 2004, les Komis-Permiaks ont demandé leur adhésion à la République permienne et, de ce fait, le territoire de la minorité nationale komie-permiake a disparu des cartes géographiques en tant qu'unité administrative. Ce sont leur pauvreté et le manque de perspectives qui les ont conduits à renoncer à leur identité, comme me l'a expliqué personnellement un de leurs dirigeants à l'été 2003. Cette mesure est un avertissement pour l'ensemble de la communauté finno-ougrienne, mais elle constitue surtout une grande perte pour tout le peuple komi, qui, du jour au lendemain, s'est vu réduit aux deux-tiers de ce qu'il était pour sa langue, sa littérature et ses possibilités.

5. Oudmour. Il s'agit d'un membre fort de son groupe, qu'on disait conservateur (au bon sens, mais aussi au mauvais sens du terme), avec une tradition écrite remontant à 1767 et une littérature qui s'est formée à la fin du XIX^e siècle. La différenciation régionale (sud,

centre, nord) du point de vue linguistique et ethnographique n'est pas très importante. Pourtant, la résistance qui se manifeste tant dans le groupe national traditionnel que dans le groupe de ceux qui sont attentifs à l'appel des temps nouveaux (dans les deux il y a des Oudmourts !) s'est montrée (et se montre encore aujourd'hui) stimulante. Il s'agit de langue, d'histoire, de traditions, d'attachements, de relations, tous ces facteurs jouant dans un sens ou dans l'autre. Les racines sont à chercher quelque part dans le passé : conservation du paganisme face à l'Église orthodoxe, puis affirmation de l'identité nationale face aux orientations soviétiques. On sait sans le moindre doute qui en sortira vainqueur, et la perte subie par la vraie culture oudmourte est incommensurable. La littérature et les sciences oudmourtes se sont néanmoins révélées fortes et capables de progresser. Sorties du creux de la vague, elles témoignent de leur vitalité par des réalisations imposantes (encyclopédie oudmourte, anthologie de la poésie hongroise, traduction de passages du Kalevala).

III. Le bloc de Sibérie

a) L'ob-ougrien

1. Mansi. Les Mansis constituent un sous-groupe du rameau appelé *ougrien* à l'intérieur de la famille des langues ouraliennes. C'est un peuple qui vit sur un territoire immense, mêlé quelquefois aux Khantys, leurs parents les plus proches, avec une population dont le nombre n'atteint pas dix mille. Le folklore traditionnel admirablement riche qu'il a conservé jusqu'à nos jours permet de connaître son visage, mais l'ensemble de la communauté s'est affaibli durant les dernières décennies de façon alarmante dans sa conscience identitaire, son sentiment d'appartenance, sa connaissance du pays natal et du passé. Tout cela est la conséquence tragique de l'attrait de ses territoires riches avant tout en pétrole (des dizaines, voire des centaines de milliers d'aventuriers et de criminels sans scrupules, installés comme jadis lors de l'invasion des chercheurs d'or américains) et des « bienfaits de la civilisation » (la vodka qui coule par milliers d'hectolitres, des tracteurs, des puits et d'autres « biens » délabrés, en panne, abandonnés un peu partout, des bidonvilles impro-

visés pêle-mêle, à la va-vite, des HLM en béton inhabitables, etc.). Selon les experts, le nombre des personnes qui connaissent et parlent bien leur langue maternelle atteint à peine cinq cents (!) depuis vingt ans, avec très peu de personnes de moins de quarante ans. La littérature en mansi produite au cours des soixante ou quatre-vingts dernières années pourrait tenir en un seul volume pas très épais ; en revanche, en langue russe, elle est étonnamment riche. Il ne faut en aucune façon dénigrer ou sous-estimer cette performance : les textes en russe reflètent fidèlement ce monde septentrional particulier, l'âme des auteurs, le souvenir qu'ils gardent de leurs ancêtres.

2. Khanty. Ce groupe est numériquement deux fois plus nombreux que ses parents les plus proches. Son histoire, sa culture, son mode de vie correspondent presque en tous points à ceux du groupe mansi, mais c'est une communauté en quelque sorte plus conservatrice, en même temps plus sûre d'elle-même et d'une plus grande vitalité que les Mansis. Elle a peut-être la chance d'être divisée : le khanty peut être réparti en dialectes et en clans selon les points cardinaux, mais aussi d'après les cours d'eau. De ce fait, les différences internes ne sont pas négligeables, si bien que toute tentative de former une langue littéraire unifiée est vaine. Toutefois, les Khantys conservent leur langue maternelle, et ils ont créé notamment quelques institutions, afin de préserver leurs traditions (en partie avec une aide hongroise, grâce au travail d'organisation et d'éducation d'Éva Schmidt (1948–2002) qui y a sacrifié sa vie) en résistant peu ou prou à la gigantesque pression des sociétés pétrolières et autres qui ont déferlé sur leurs territoires de chasse, de pêche et de pâture en saccageant et en pillant l'environnement d'origine. Leur littérature en langue maternelle produite pendant les soixante ou les quatre-vingts dernières années est plutôt modeste pour les raisons que nous avons données plus haut ; la littérature en russe, plus riche et plus connue, est d'une valeur esthétique indubitable : sans elle, on ne pourrait certainement pas connaître le monde des Khantys du passé récent et de notre époque.

b) Le samoyède

3. Nenets. C'est le groupe le plus fort et qui a les plus grandes perspectives parmi les peuples ouraliens de Sibérie. Cette commu-

nauté de plus de trente mille personnes est extrêmement fragmentée. Elle vit sur plusieurs territoires dits administratifs, mais elle garde partout la conscience de son identité par sa langue et sa tradition. Elle est surtout connue pour l'élevage des rennes, mais elle sait se débrouiller dans les territoires austères du Nord. Au cours de leur histoire, les Samoyèdes ont manifesté plus d'une fois leur opposition — toujours pour des raisons valables — aux autorités russes, et plus tard soviétiques. Très logiquement, leurs actions ont été qualifiées de séditions, d'émeutes réactionnaires, leurs leaders de bandits ou de contre-révolutionnaires. Dès le début du siècle, on trouve chez eux des lettrés. L'usage de l'écriture et la littérature existent sans discontinuité depuis les années vingt. Ils ont au moins un écrivain marquant (parfois plusieurs) dans chaque génération. La division en dialectes présente là aussi des problèmes et comme les auteurs vivent très loin les uns des autres, il n'a pas pu se former une littérature qu'on puisse qualifier d'unitaire. Il se peut d'ailleurs que les personnes concernées n'y aient même pas pensé. Bien qu'il existe un nombre important de publications en nenets, le russe reste tout de même dominant. Ces derniers temps, les œuvres les plus importantes (surtout en prose) ont été écrites — on le comprend aisément — en russe.

4. Selkoup. Ce petit peuple samoyède du sud a été déclaré « sans écriture » pendant l'ère soviétique. La qualification donnée ici entre guillemets n'est pas juste, car la littérature spécialisée fait mention d'un abécédaire réalisé en selkoup par Grigorovski et publié en 1873 ; un nouvel abécédaire a été rédigé dans la même langue en 1953. L'usage de l'écriture existe donc d'une certaine manière chez les Selkoups, et pour ce qui est de leur folklore, non seulement des textes anciens, dits classiques, ont vu le jour, mais aussi de nouveaux recueils (avec des indications sur les informateurs). Des essais et des traces révèlent aussi les débuts de la littérature.

5. et 6. Enets – Nganassan. Selon le témoignage de la littérature spécialisée, il n'y a eu aucune tentative de création d'un alphabet pour ces deux peuples également samoyèdes. En même temps, ces peuples sont une vraie mine d'or pour la science, grâce à leurs traditions et à leurs langues : les linguistes, les folkloristes, les ethnographes œuvrent inlassablement et avec beaucoup de succès dans de petits cercles qui

s'amenuisent à un rythme tragique sur ces terres froides, arides et sombres, les plus inhospitalières habitées par des peuples de langue ouralienne. L'espoir n'est peut-être pas vain de voir surgir, dans ces moments qui semblent être les derniers de leur existence, des personnalités ouvertes, désireuses de faire des études et qui s'exprimeront dans leur langue maternelle.

Au terme de ce bref aperçu (dans lequel le nombre vingt indiqué plus haut pour cette famille de langues peut encore être augmenté du fait des divisions plusieurs fois évoquées), la question pourrait se poser de savoir par qui, quand et où ces littératures ont été « découvertes », comment elles sont devenues objet de recherches, comment on peut avoir accès aux sources et aux œuvres, quel a été — des origines à nos jours — le parcours des sciences qui s'en occupent et qui les analysent dans leur ensemble, ainsi que celui de la vie littéraire qui les regroupe petit à petit.

La réponse n'est pas difficile, mais elle est complexe et entrer dans les détails demanderait trop d'espace. C'est un fait indéniable que les sciences littéraires ouraliennes — et avec elles d'autres disciplines, telles que l'archéologie, le folklore, l'histoire — doivent leur naissance à la linguistique finno-ougrienne et ouralienne et qu'elles en sont indissociables, tout comme les autres. Toute recherche a pour point de départ l'origine commune et la parenté des langues : c'est l'unique argument indubitable pour traiter ensemble les phénomènes ouraliens, ce que vient seulement compléter la conscience récente (elle a 250 ans tout au plus) du voisinage (l'aire géographique), de la concordance typologique et finalement de la solidarité.

L'éventuelle cohésion du folklore qu'on peut présumer a déjà retenu l'attention, entre autres, de Reguly et de Castrén ; plus récemment, H. Paasonen a considéré la poésie des peuples finno-ougriens de l'Est sous la même approche. Les débuts de l'usage de l'écriture chez ces peuples ont été mentionnés par Y. Wichmann et Fokos-Fuchs au début du XX^e siècle, puis traités en une synthèse par Aladár Bán en 1911, et plus en détail par l'Estonien Julius Mark en 1925. Ce dernier peut être considéré comme le fondateur des recherches sur les littératures finno-ougriennes mineures. Les données se sont multipliées après cette période, et il est devenu plus difficile de trouver des repères. Les études finno-ougriennes soviétiques ont fait aussi leur

apparition officielle (Léningrad, 1925), tout en se démarquant de l'approche scientifique occidentale, pour des raisons bien connues. En Union soviétique, au début des années trente, on a organisé aussi des institutions scientifiques locales pour mener des recherches sur les différentes nationalités, par leurs propres forces. À cette époque, les littératures ouraliennes mineures se trouvaient déjà dans leur période de floraison, ou au moins de bourgeonnement, et les recherches littéraires ont fait leur apparition dans des comptes rendus et des articles. Les études finno-ougriennes occidentales (en fait hongroises, finlandaises et estoniennes) en sont relativement peu informées (sans que ce soit leur faute). Pour cette raison, l'intégration de ce domaine de recherche fortement divisé n'a commencé qu'après la guerre, d'abord à un degré restreint, ensuite au niveau international. D'abord en Union soviétique où 17 conférences locales « pan-finno-ougriennes » ont été organisées entre 1947 et 1987 sous le signe de la complexité, à différents endroits. Plus tard, à l'initiative des Hongrois et des Finlandais et avec l'accord des organes soviétiques compétents, des congrès internationaux des finno-ougriens ont eu lieu tous les cinq ans entre 1960 et 2005, dix congrès au total — le premier à Budapest —, avec un nombre toujours croissant de participants, regroupant de plus en plus de pays et toujours sous le signe de la pluridisciplinarité.

Les recherches sur la littérature des petits peuples ouraliens se sont développées avant tout en Union soviétique, pour des raisons évidentes : là, les littératures émergentes ont été présentées et évaluées dès le milieu des années cinquante dans des monographies autonomes. Au début des années soixante-dix, par l'effet d'une volonté et sous une direction centralisées, six volumes importants ont présenté en parallèle l'ensemble des « littératures soviétiques pluriethniques », parmi lesquelles les littératures ouraliennes, non pas sur la base de la parenté linguistique, mais plutôt sur celle du niveau de développement aréal. Cette démarche était parfaitement compréhensible en son temps, on ne peut pas la désapprouver. La mention et la présentation de l'ensemble des littératures mineures a été assurée, après une longue pause, d'abord par l'Estonien Julius Mägiste et le Hongrois Géza Képes (en 1958), ensuite par Péter Domokos lors du premier congrès international des finno-ougriens, en 1960. C'est en fait à ce moment-là qu'est née la science littéraire comparative appliquée au domaine finno-ougrien et ouralien.

Après 1960, il est difficile de suivre et de classer les événements et les productions relevant des littératures ouraliennes mineures. Pendant les quatre décennies qui ont suivi, les différentes littératures se sont développées par elles-mêmes à un rythme accéléré et ont pris de l'ampleur et de la couleur par rapport à leurs dimensions et à leur niveau antérieurs ; leurs relations mutuelles aussi se sont multipliées. La littérature spécialisée qui en traite s'est renforcée de façon marquante. La conscience nationale de ces peuples s'est stabilisée, leur passé proche mais aussi lointain est peu à peu pris en compte et rendu accessible, 1917 n'étant plus que l'une des dates importantes. Leurs classiques (tels le Komi Ivan Kuratov et l'Oudmourt Kuzebaj Gerd) ont été publiés à plusieurs reprises dans les langues nationales, mais aussi dans de bonnes traductions russes, dans une présentation digne du contenu, avec un souci d'intégralité et une recherche d'exactitude philologique. Des sessions scientifiques sont consacrées à l'évaluation de leurs œuvres ; des recueils d'études et des monographies sont publiés pour ces mêmes fins. Les « classiques » contemporains sont maintenant hautement conscients de l'importance que leur confère leur exotisme, comme le montre la publication en six volumes de l'œuvre du Mansi Juvan Šestaloŋ. Le pouvoir politique local (souvent même le pouvoir central) ne s'y oppose pas, au contraire, il l'encourage. Il agit donc sagement. On ne peut que souhaiter qu'il en soit ainsi chez tous les petits peuples ouraliens !

Enfin, les littératures ouraliennes mineures se sont fait connaître dans le monde. L'édition de livres a rendu accessible et popularisé la littérature des peuples apparentés dans les années soixante-dix et quatre-vingt en Hongrie, dans les années quatre-vingt-dix d'abord en Finlande puis en Estonie ; plusieurs ouvrages scientifiques importants se sont chargés de les présenter et de les évaluer. Il n'est pas sans intérêt de noter que ces littératures ont trouvé leur place dans les manuels universitaires et les dictionnaires encyclopédiques. Certains écrivains de peuples ouraliens, ainsi que leurs œuvres, ont franchi les frontières des peuples apparentés : ils ont fait leur apparition et se sont fait entendre au Japon, aux États-Unis, au Canada, ils ont suscité l'intérêt d'excellents chercheurs anglais, français, allemands. Les Lapons ont un mouvement culturel très actif et efficace : ils propagent leur notoriété partout dans le monde indépendamment de leur parents de Russie, mais ils ont aussi retrouvé ceux-ci.

Il y a cinquante ans, on pouvait encore présenter la littérature de tel ou tel petit peuple ouralien dans un article ou une étude de quelques pages (en partie parce que les chercheurs disposaient de peu d'informations). C'est dorénavant impossible, ne serait-ce que pour les raisons décrites ci-dessus. La grande masse des récentes publications centrales et locales de Russie, le grand nombre de journaux, de revues, de bibliographies, de publications occasionnelles, de monographies et un simple coup d'œil jeté à l'occasion sur tel ou tel de ces papiers suffisent à garantir que les informations brisent les anciens cadres, tant par leur quantité que par leur qualité. Mentionnons ici quelques preuves : présenter les auteurs des minorités de Sibérie en deux gros volumes (Moscou 1998, 1999) a été, de la part de l'excellent philologue et publiciste moscovite V. Ogryzko, une entreprise imposante, mais en même temps elle autorise à dire ceci : à Budapest (de même qu'à Helsinki, à Vienne ou à Hambourg), seule une fraction infime est accessible de ce qu'il serait nécessaire de connaître dans ce domaine et que l'on ne trouve qu'à Moscou ou dans les bibliothèques, les départements des manuscrits ou les collections privées des petites villes d'Extrême-Orient. Je peux étayer ceci par des chiffres et des faits. Pendant les quarante dernières années, j'ai publié plusieurs articles, essais et études en diverses langues sur les littératures ouraliennes mineures et sur leurs auteurs¹. Je croyais bien connaître la plupart d'entre eux (à l'exception des Lapons de l'Ouest), j'ai étudié de nombreuses sources en profondeur, j'ai entretenu une vaste correspondance pour avoir des renseignements, mais très souvent je n'ai pu obtenir que des noms d'auteurs. Et je trouve maintenant de plus en plus de lacunes dans mes travaux. Par exemple, j'ai présenté brièvement dix auteurs nenets pour l'*Encyclopédie de la littérature mondiale* (publiée en 19 volumes de 1970 à 1996) et j'avais en outre une bonne connaissance de cinq ou six autres auteurs. Mais dans l'ouvrage mentionné ci-dessus, Ogryzko présente quarante auteurs en énumérant leurs œuvres. Même chose pour les Khantys : là aussi, je ne parle que

¹ Par exemple, la monographie suivante en hongrois : *A kisebb uráli népek irodalmának kialakulása* [La formation des littératures des petits peuples ouraliens], Budapest : Akadémiai Kiadó, 353 p. Une traduction russe de cet ouvrage est parue en 1993 à Joškar-Ola et est toujours utilisée comme manuel.

de dix auteurs alors qu'Ogryzko traite de cinquante-deux personnes dans un ouvrage récent, publié en 2002. Mais le tableau de la littérature komie, que j'ai sérieusement étudiée, n'est guère plus réconfortant. Dans l'encyclopédie mentionnée plus haut, j'ai parlé de trente-quatre personnes, alors que l'ouvrage récent qui présente les écrivains komis en deux volumes (publiés en 1996 et 2001) mentionne cent soixante écrivains (en énumérant leurs œuvres). Et finalement, encore une mention symptomatique et qui mérite réflexion : j'ai mentionné deux auteurs (et j'en connaissais deux autres) de la littérature live qu'on considère comme moribonde. Or, j'ai vu tout récemment une anthologie de la poésie lyrique en live et en letton publiée en 1998 et qui présente vingt (!) noms d'auteurs avec les poèmes. Que s'est-il passé ? Comment cela a-t-il pu se produire ? Le ruisseau est-il devenu un large fleuve ? N'était-ce pas toujours un fleuve que je prenais pour un ruisseau, voire pour un mince filet d'eau ? J'ajoute à cela, comme une sorte d'excuse, que même pour la littérature de peuples beaucoup plus grands, c'est une équipe nettement restreinte qui, dépassant le niveau général, représente en fait la communauté (nationale ou minoritaire) dans le domaine de la littérature mondiale. À cet égard, on peut dire que le choix d'auteurs beaucoup plus étroit que j'ai fait est dans son ensemble acceptable, mais néanmoins je me félicite de voir cet enrichissement, j'aime les surprises et les découvertes inattendues et je reconnais bien volontiers mes erreurs et mes jugements de valeur inexacts. En ce qui concerne les noms et les personnalités reconnues comme éminentes, je retiendrais, en plus de ceux mentionnés plus haut, le Khanty E. Ajpin, le Nenets A. Nerkagi, le Komi K. Jakov, les Maris S. Čavajn et V. Kolumb, le Mordve K. Abramov. Il est important — et même d'une importance capitale — que « l'équipe sélectionnée des littératures ouraliennes mineures » soit le résultat d'un choix plus riche qu'on ne l'attend, cette équipe pouvant sans aucun doute être élargie.

Au terme de cet aperçu, il convient absolument de mentionner que les écrivains de langues ouraliennes se sont retrouvés. En 2002 ils ont organisé leur septième conférence (cette fois à Iževsk) et à chaque rencontre des représentants des littératures ouraliennes « majeures » étaient présents. Les différentes institutions, telles les maisons d'édition, de ces « grands » (en particulier les Hongrois !) devraient à l'avenir prêter une attention plus sérieuse, plus responsable à leurs

parents, et en particulier encourager leur reconnaissance internationale ainsi que leur admission dans les organisations européennes et mondiales importantes. Les autorités russes, critiquées plusieurs fois dans ce qui précède, mais mentionnées positivement à plusieurs titres, ont fort à faire, ou du moins ont matière à réflexion en ce qui concerne le traitement et la gestion des questions relatives aux minorités nationales. Il est tout à fait certain que le monde aurait beaucoup plus de considération et d'estime à l'égard de la Russie si elle s'efforçait de promouvoir ses petites nationalités et de les aider à préserver leur identité. Cela n'enlèverait rien à sa grandeur et à sa force indubitables, à l'importance de son immense culture. Sa langue non plus ne se verrait pas évincée, puisque tous ses citoyens doivent la connaître de toute manière. Si elle promouvait ses nationalités en leur faisant une place à ses côtés, l'image qu'elle donne d'elle-même serait plus équilibrée et plus colorée. Ce fait a déjà été reconnu il y a bien longtemps par plus d'une personnalité haut placée ; ce n'est pas un hasard si c'est précisément l'Union des écrivains soviétiques qui a proposé une réunion des écrivains représentant les langues finno-ougriennes pour une concertation, et à une date intéressante : en 1989. Mais pour pouvoir atteindre les objectifs il faudrait destituer les tyrannaux locaux, les gouvernants d'aujourd'hui qui semblent hérités du temps des tsars, les premiers secrétaires laissés (par hasard ?) depuis le temps des soviets : ceux-là sont toujours des Russes qui n'ont jamais appris et n'apprennent jamais la langue des peuples qu'ils dirigeaient et dirigent encore et qui ne connaissent pas leur culture, mais l'étouffent, à de rares exceptions près. Il faut toutefois signaler que les précédentes conférences des écrivains finno-ougriens ont toujours été saluées au plus haut niveau et le plus souvent honorées de la présence des hauts dignitaires de l'État (en Finlande, en Hongrie, en Estonie, en République des Komis) qui ont reconnu l'importance de ces manifestations. Ce n'était pas le cas en République oudmourte en 2002. Là, le président a passé sous silence cet événement international important. Cela témoigne soit d'une mauvaise sensibilité politique soit d'une incompréhension. Des signes identiques se sont manifestés à Joškar-Ola, en République marie, où un pareil « aveuglement » a menacé l'organisation d'une manifestation encore plus importante (le 10^e Congrès international des finno-ougristes, en 2005). Il est caractéristique que le journal local, qui traite souvent de sujets finno-

ougriens, est constamment attaqué avec la menace constante de le supprimer. Inutile de dire que les deux « gouverneurs » sont russes. Bien sûr, il est injuste de généraliser : un gouverneur russe hors pair a été à la tête de la République komie pendant plusieurs années ; de même, le premier dirigeant local, également russe, représente bien les intérêts nationaux des Vogouls et des Ostiaks. Il est vrai aussi que les dirigeants issus des nationalités se révèlent souvent incompetents. Tout cela devrait être perçu à Moscou et géré avec sagesse.

L'avenir des petits peuples ouraliens, la sauvegarde et le développement de leurs langues et de leurs littératures sont fortement conditionnés par les facteurs mentionnés ici, c'est la raison pour laquelle la présente étude ne pouvait s'abstenir d'en faire mention.

RÉSUMÉS

On the smaller Finno-Ugric (Uralic) literatures

At the beginning of the 3rd millennium, looking back to the recent past, it is evident that there has been a major turning point in history. This turning point is a defining moment in the life, fate and culture of the Eastern European peoples. There is a wealth of new data, books and essays available. All the Uralic peoples have given us young writers, poets and scholars. Hitherto unknown documents of the socialist era have become accessible, and it is hardly possible to keep track of the fresh (and often sensational) publications. With the help of these new sources, the author attempts to review briefly the current situation of the smaller (younger) Uralic literatures.

A kisebb finnugor (uráli) irodalmakról

A harmadik évezred elején, a közelmúlta visszatekintve, egyre nyilvánvalóbb, hogy a történelemben jelentős fordulat következett be. Ez a fordulat meghatározó a kelet-európai népek életében, sorsában, kultúrájában. Rengeteg az új adat, könyvek, tanulmányok sokasága látott napvilágot. F fiatal írók, költők, tudósok sora lépett színre az uráli népeknél is. Feltárultak a « szocializmus időszakának » eddig ismeretlen dokumentai, alig lehet a friss, gyakran szenzációkat is tartalmazó publikációk tömegével lépést tartani. A

szerző kísérletet tesz – immár az új források birtokában – vázlatos formában áttekinteni a « kis uráli népek » irodalmának aktuális alakulását.